

## NOTE DE LECTURE

**Guillaume Cuchet**, Comment notre monde a cessé d'être chrétien anatomie d'un effondrement, Seuil, 2018

/complétée par des remarques émises par G. Cuchet au cours d'une conférence  
du jeudi 14/11/19 au Collège Supérieur (Lyon)/

Guillaume Cuchet, diplômé de l'ENS, est professeur d'histoire contemporaine à Paris-Est Créteil. Il a écrit des ouvrages consacrés au christianisme dont *Le crépuscule du purgatoire*, 2005 ; *Le purgatoire fortune historique historiographique d'un dogme*, 2012 ; *Penser le christianisme au XIX<sup>e</sup> siècle : Alphonse Gratry (1805-1872) Journal de ma vie et autres textes*, 2017.

Son ouvrage *Comment notre monde a cessé d'être chrétien* reprend le dossier de la crise du catholicisme du milieu des années 60. Il y propose une analyse de sociologie historique de cette crise, en la replaçant dans le contexte de temps long du problème de la déchristianisation de la France. C'est un sujet qui a été abordé au XIX<sup>e</sup> siècle, au XX<sup>e</sup>, et plus particulièrement dans les années 60, notamment lors d'un colloque organisé à Lyon, en 1963.

### Plan de l'intervention :

- Le constat de la déchristianisation que l'on appelle maintenant 'sécularisation'.
- La 'Carte Boulard' et les travaux du chanoine Boulard et du sociologue Gabriel Le Bras.
- Les causes de la rupture et les quelques points sur lesquels insiste Cuchet.

### Déchristianisation (sécularisation)

Pour planter le décor, quelques chiffres :

Un recensement de 1872, qui est le dernier recensement comprenant une question sur l'appartenance religieuse, montre que, sur une population de 36 millions d'habitants, 98% se déclarent catholiques.

Dans les années 60 :

- 94% d'une génération étaient baptisés dans les 3 mois après la naissance.
- 60% participaient au dernier culte.
- 80% des enfants faisaient leur communion solennelle vers 12 ans.

- 30% des adultes faisaient leurs Pâques.
- 25% allaient à la messe tous les dimanches.

Aujourd'hui :

- 2% de la population vont à la messe le dimanche.
- 30% d'une génération sont baptisés entre la naissance et 7 ans.
- 50% des 18-50 ans se disent non affiliés à un culte.

Quand les études sur la déchristianisation sont entreprises, dans les années 60, on considère encore qu'il s'agit d'un phénomène lent, amorcé vers 1760, soit avant la révolution, la politique de laïcisation de la III<sup>e</sup> république, les deux guerres mondiales, à travers une succession de flux et de reflux. La réforme catholique entraîne un flux suivi, depuis la révolution, d'un reflux massif stoppé, après le concordat de 1801, par un nouveau flux qui atteindra son apogée vers 1850. La III<sup>e</sup> république et la loi de séparation de l'Église et de l'État provoquent un nouveau reflux. Des années 1920 jusqu'aux années 1950 on observe un rebond du catholicisme. Si bien que, dans les années 60, ceux qui étudient cette déchristianisation continuent de la penser comme un phénomène lent.

De plus, à l'époque, il règne un certain optimisme. Il est alimenté par les efforts missionnaires entrepris dans les années 40 – fondation de la *Mission de France* en 1943 – pour répondre plus particulièrement à la déchristianisation du monde ouvrier et des campagnes. L'ouverture, en 1962, du concile Vatican II, préparé comme aucun concile jusqu'alors, et qui suscite une véritable attente, y contribue. Personne ne s'attend alors à l'effondrement brutal qui va avoir lieu dans quelques années.

### **La carte Boulard et la collaboration Boulard-Le Bras**

On aborde maintenant, plus précisément, le phénomène de déchristianisation dans les années 60, à partir de la 'Carte Boulard'. Il s'agit d'une carte qui montre l'état religieux de la France, de 1947 à 1968, dates des première et dernière versions.

Le chanoine Boulard, spécialiste des études sociologiques sur la pratique religieuse, est responsable des enquêtes de pratique de 1945 à 1965. Il entreprend ces études pour contribuer au projet missionnaire de l'Église stimulé par l'ouvrage des abbés Henri Godin et Yvan Daniel, *France pays de mission ?*, publié en 1943, qui constate la forte désaffection religieuse des

milieux ouvriers dans les villes et la déchristianisation des campagnes. En 1944, il commence à collaborer avec Gabriel Le Bras, juriste et sociologue des religions, qui travaille, depuis les années 1920, sur la question de l'état religieux de la France, pour tenter de mieux comprendre ce qu'on réduit alors à un clivage entre 'France catholique' et 'France laïque'. Le Bras travaille à partir de documents sur les 'tempéraments politiques régionaux' et adopte une approche quantitative du religieux. Celle-ci le conduit à collaborer avec le chanoine Boulard, qui possède ces éléments qualitatifs.

Ils divisent le territoire français en différents 'pays', noms donnés aux cantons :

- Les pays de type A, avec au moins 45% d'adultes pascalisants (qui font leurs Pâques chaque année) et 40% qui assistent au moins deux fois par mois à la Messe dominicale.
- Les pays de type B, le reste du territoire à tradition chrétienne mais avec une minorité de pratiquants.
- Les pays de type C, considérés comme des pays de mission parce qu'on atteint 20% d'enfants non baptisés ou catéchisés.

Sur la carte est aussi indiqué le taux de présence protestante, dont on tient compte à partir du seuil de 500 personnes dans un pays.

***Les cartes de la pratique religieuse en France rurale de 19471 et de 1966*** présentent globalement la même structure en 3 zones fortement contrastées :

- L'Ouest très pratiquant.
- Une zone centrale déchristianisée.
- Un arc de forte pratique du Pays Basque à l'Alsace.

***La carte de la pratique pascale de la France rurale de 1966 et la carte religieuse de la France urbaine de 1968*** présentent la même structure. La pratique religieuse urbaine est similaire à celle des pays auxquels appartiennent les zones urbaines, même si dans le monde urbain les écarts se tassent : les villes les moins pratiquantes sont plus pratiquantes que les campagnes les moins pratiquantes ; les villes les plus pratiquantes le sont moins que les campagnes les plus pratiquantes<sup>2</sup>.

Il n'existe pas de données chiffrées précises sur la pratique religieuse en France au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais **la courbe du taux d'ordination (par génération) en France entre 1806 et 1950** confirme ce

qui précède, c'est-à-dire le lent processus de déchristianisation, au fil des différents flux et reflux vus plus haut.

Pour Cuchet, cette configuration montrée par la Carte Boulard 'vit ses derniers jours'. C'est maintenant l'affaissement global, les pays A deviennent des pays B ou des pays C.

### **Le tournant de 1965**

L'étude de Cuchet établit que la rupture a lieu en 1965/1966, donc avant mai 1968 et l'encyclique *Humanæ Vitæ*, parue en juillet 68. La comparaison entre **les structures par âge de la pratique dans le diocèse de Poitiers 1956-1968** et **la courbe de la pratique par âge dans le diocèse de Nantes 1958**, soit avant et après les années 1965/1966, illustre cet effondrement.

En 1956/58, on observe un très fort pourcentage de pratiquants chez les 7/14 ans (de la catéchisation jusqu'à la communion solennelle), une très forte baisse jusqu'à 24/25 ans (âge de la prise personnelle de 'sa position religieuse'), et une stabilisation jusqu'à 65 ans et plus.

En 1968, on constate une baisse globale des taux de participation dans toutes les classes d'âge avec une chute plus forte chez les jeunes en dessous de 24 ans, soit les jeunes du baby-boom. La rupture est encore plus marquée dans les milieux populaires.

### **Les causes de la rupture**

Les causes sont les mutations socio-culturelles de la France (fin des réserves rurales du catholicisme, moindre vitalité démographique des familles catholiques, effet déchristianisant de l'immigration). Mais, pour Cuchet, et cela a suscité la polémique, l'élément déclencheur de la rupture est le concile Vatican II (1962-1965).

Deux dates confortent l'idée d'un bouleversement en 1965. La réforme liturgique est appliquée en 1964. En décembre 1965 est publiée la déclaration *Dignitatis Humanae*, sur la liberté religieuse. Le texte apparaît comme une autorisation officieuse à s'en remettre désormais à son propre jugement en matière de croyance, de comportement et de pratique. Les parents n'imposent plus la participation à la Messe à leurs enfants, ils négocient. En 1968, le théologien Louis Bouyer écrit : « Chacun ne croit plus, ne pratique plus que ce qui lui chante ».

Alors que la pratique s'effondre, le clergé manifeste de l'optimisme, se réjouissant d'une

augmentation de la *qualité chrétienne* des pratiquants préférable à la quantité. Il pense aussi que la décroissance du recrutement sacerdotal, amorcée depuis les années 50, va être compensée par la vocation des enfants des familles de ces 'chrétiens de qualité', ou engagées dans les mouvements d'action catholique qui avaient démarré dans les années 20 et dont on espérait qu'ils allaient maintenant donner des fruits. Rien de cela ne s'est produit. Le nombre des vocations a chuté et les mouvements sont aussi entrés en crise au cours de ces années.

D'autres phénomènes contribuent au bouleversement en déstabilisant l'image de l'Église chez les fidèles : l'abandon du latin, le tutoiement de Dieu, la communion dans la main ; l'abandon de la soutane, la très forte politisation à gauche du clergé ; le retrait de l'état clérical<sup>3</sup>, parfois suivi d'un mariage, qui passe pour une trahison.

La communion solennelle, naguère si importante pour les familles, subit des critiques. Elle devient 'profession de foi', et on ne sait plus très bien ce qu'elle signifie.

On assiste à l'apparition d'une nouvelle pastorale des sacrements du baptême, du mariage : on semble tester le sérieux des demandeurs en les questionnant, ce qui en a assurément rebuté plus d'un.

Mais, un élément très important pour Cuchet, qui y revient souvent, est la sortie collective de la culture de la pratique obligatoire sous peine de péché mortel, à partir du moment où on a commencé à relativiser la pratique. Enfin, la référence aux fins dernières disparaît pratiquement totalement, comme si le clergé avait cessé d'y croire.

### **Crise du sacrement de pénitence et crise de la prédication des fins dernières**

La crise de la confession est un révélateur de la crise du catholicisme des années 1965-1978, jusqu'à l'avènement de Jean-Paul II, qui œuvrera à la restauration du sacrement de pénitence à laquelle on assiste maintenant.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'assistance à la Messe dominicale était plus importante qu'à celle de Pâques, pour la seule raison qu'on était obligé de se confesser pour participer à celle-ci. La confession était considérée comme le signe d'une conversion, d'un changement de vie, ce qui explique l'obligation de la confession pour Pâques.

On constate une inversion de cette considération au XX<sup>e</sup> siècle. 10 ans après Vatican II, en 1974, le nouveau rituel de la confession se met en place. Il permet les célébrations pénitentielles avec

absolution collective. La communion sans confession, amorcée dans les années 50, se généralise. La notion de péché se dilue. On ne distingue plus la séparation entre péché véniel et péché mortel. On ne parle plus de l'enfer, qui est un des moteurs majeurs pour aller se confesser.

**Le tableau sur l'évolution de la fréquence de la confession parmi les catholiques français, entre 1952 et 1983**, montre l'effondrement de la pratique du sacrement, surtout fréquente, c'est-à-dire au moins une fois par mois. Le phénomène est plus accentué chez les femmes. Plus nombreuses, en 1952, à se confesser au moins une fois par mois, 23% contre 7% d'hommes, elles ne sont aussi plus que 1% en 1974.

**Après 1965, on ne parle plus des fins dernières, soit la mort, le jugement dernier, l'enfer, le paradis.**

En décembre 1966, le cardinal Ottaviani, préfet de la congrégation pour la doctrine de la foi, adresse une lettre aux évêques de France, au sujet des abus constatés, dans notre pays, relativement à l'application de la réforme. Il les interroge notamment au sujet de l'enseignement sur le péché originel. Leur réponse est révélatrice de leur désarroi relatif à la prédication des fins dernières : « Le péché originel, les fins dernières et le jugement, on se tait, faute de savoir comment en parler ». Cuchet se demande si, plutôt qu'un problème de présentation, il ne s'agit pas d'un problème de foi et de doctrine.

**Et maintenant ?**

Aujourd'hui, malgré le taux de pratique faible, 50% des Français se disent catholiques. Dans la tranche des 16/29 ans, ils ne sont que 25%.

Cuchet précise, dans sa conférence du 14/11/19, à Lyon, qu'en-dessous de 10%, une entité, en l'occurrence, ici, l'Église en France, subit les transformations de la société, mais n'a plus aucune influence en retour, ou très faible. Des voix influentes peuvent encore se faire entendre, mais l'institution n'a plus d'impact mécanique. Le catholicisme est devenue une religion minoritaire c'est-à-dire qu'elle n'influence plus ou peu la société mais subit, en revanche, les mouvements de la société.

L'apparition d'une nouvelle religion, l'Islam, qui représente aujourd'hui 5 à 8 millions de fidèles, change la donne. En 2008, une enquête de l'INED mesure la ferveur des fidèles, et montre qu'il y a eu un croisement des courbes avec les catholiques. Cuchet donne l'exemple de son amphi à l'Université de Créteil. Quand il pose la question : « Qui est musulman ? », 25% se lèvent,

comme un seul homme, avec fierté. A la question : « Qui est catholique ? » ne répondent que quelques-uns, avec hésitation.

Cuchet insiste sur la montée des 'sans religions' (« nones »). C'est un fait nouveau dans l'histoire de l'humanité de rencontrer de si grandes proportions de personnes qui ne se réclament d'aucune religion. Ce n'est ni de l'athéisme, ni de l'agnosticisme, mais simplement de l'indifférence : on vit sans religion. Aux USA, en quelques années, le taux est passé de 5 à 25%. Actuellement, en Pologne, il est de 15% ; en Tchéquie, de 85% ; et en France, de 64% (chez les jeunes). Ce phénomène est maintenant très étudié.

La sociologie des cathos en France peut se représenter dans une figure en forme de U. La première barre verticale désigne les quartiers populaires multiethniques, qui connaissent une certaine vitalité religieuse ; la seconde, la bourgeoisie catho traditionnelle. Le bas du U est constitué des populations, françaises de souche, dans lesquelles l'Église est malheureusement sous-représentée, les couches moyennes, la France périphérique...

Pour lutter contre cette déchristianisation, Cuchet suggère de s'appuyer sur le noyau dur des cathos français, sur l'école, et particulièrement l'école privée.

Il faut que chacun, quelle que soit sa sensibilité catholique, se sente chez soi dans l'Église.

L'émotion suscitée, dans l'ensemble de la population française, par l'incendie de Notre Dame doit nous interpeller. Elle a montré l'effet de la christianisation sur 2000 ans, par les murs et les rites. Bien sûr, il faut que ces murs soient habités ; il ne faut pas abandonner les églises. Mais la France, l'Europe, ne doivent pas attendre que le remède leur vienne d'autres continents, c'est ici et maintenant qu'il faut trouver la solution.